

Sur leur extinction circule une hypothèse.

Singulière.

L'examen de leurs fossiles montre que nombre d'entre eux souffraient d'arthrite déformante en raison d'une carence en vitamine D. Etant donné la rigueur du climat, le port permanent de vêtements les aurait privés de cette vitamine solaire... Il se peut même qu'ils n'aient pas mangé assez de crustacés ou autres aliments qui leur auraient permis de compenser cette carence, et d'éviter que se développe la maladie osseuse, laquelle les aurait rendus plus vulnérables aux dangers.

Tout cela est passionnant. Mais n'explique pas leur vie. A peine leur disparition.

J'espère que le présent récit saura retenir votre attention.

L'auteur

Bien qu'une mince couche de neige tapisse encore le sol par endroit, inondant les terres moins élevées à mesure du réchauffement, les lièvres, se confondant tantôt avec les étendues blanches et givrées, là reculant partout, ont déjà leur pelage de couleur brune. J'en aperçois plusieurs zigzaguer parmi les feuilles des saules nains, se disperser entre les buissons, courant à hauteur des mousses et des lichens. Ils se sont enfuis précipitamment à mon arrivée sur la pente, dévalant jusqu'aux rives du fleuve en contrebas. Peu profond, le bras d'eau charrie des glaces lentes, en blocs à demi immergés et crevassés de toutes parts. Le traverser me paraît soudain plus difficile; il faudra bien pourtant.

Je marque un arrêt, le premier depuis que je me suis mis en chemin ce matin. Et promène mon regard à l'horizon.

Un essaim de mouches se met à bourdonner alentour, tandis qu'au loin des rennes au grand galop se détachent sur la ligne étincelante du glacier qui descend de la montagne, puis ralentissent. Puis s'arrêtent à son pied. De son front, que l'on voit d'ici, le glacier roule devant lui un monceau de débris qui forme un monticule grisâtre.

Avec la distance, ce monticule ne paraît pas plus haut que celui que nous avons dressé péniblement, un peu à l'écart à l'aube, et qui maintenant recouvre la dépouille de G*** – les jambes repliées au niveau des genoux, et ramenées contre sa poitrine dans la tombe creusée dans le gravier argileux.

Gyroselles, dryades à huit pétales y dessinent, avec les lupins, et les fleurs d'astragale déposées à sa surface par nos mains tristes, comme un paysage minuscule.

Pourquoi nous avoir quittés? Pourquoi? ...

Pour comprendre, je m'en retourne au grand escarpement où j'ai trouvé son corps il y a deux jours, étendu sur un tapis de plantes rabougries à l'ombre des bouleaux qui poussent en bosquet sous la crête, son corps ensanglanté, inanimé, son corps sans vie. Sa main gauche retenait un lacet de cuir, d'une bonne longueur, auquel était suspendue la petite poche en peau qu'il portait sur le torse, rebondie, si précieuse pour lui et que personne n'a retrouvée. Ni la poche en peau de loutre, ni la chose sans nom qu'elle contenait, précieuse davantage, n'ont été retrouvées.